

# Edoardo Cacciatore

Né à Palerme en 1912, Edoardo Cacciatore grandit à Rome. En 1951, il publie à Naples son premier livre, *L'identificazione intera*, somme autobiographique où se mêlent l'aventure d'une vie et de profondes réflexions culturelles. En 1953-1954 paraissent dans la revue *Botteghe Oscure* quelques poèmes qui rencontrent un très vif succès. *La restituzione*, son premier livre de poésies, paraît en 1955 alors qu'il a quarante-trois ans. Ce recueil se signale par une construction très forte qui suit les sept parties de la rhétorique – *proemium, narratio, excessus, probatio, exemplum, refutatio, epilogus* – et s'appuie sur des vers rimés. Il est suivi en 1960 par *Lo specchio e la trottola*, (Florence, Vallecchi), somme poétique dont la division tripartite indique l'ambition : *libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi* ; en 1969, *Tutti poteri, cinque presentimenti*, (Milan, Feltrinelli) repris en 1974, comme troisième partie de *Ma chi è qui il responsabile?* publié à Rome. En 1986, il publie à Milan cinquante et un sonnets sous le titre *La puntura dell'assillo*, et *Graduali* qui recueille chez Manni editori (Lecce), des poèmes inédits ainsi que des textes publiés dans *Botteghe Oscure*. En 1994 paraît *Itto itto* (Lecce, Manni Editori). Edoardo Cacciatore meurt à Rome au mois de septembre 1996, l'année où paraît chez Einaudi une anthologie de ses poèmes, *Il discorso a meraviglia, Poesie scelte dall'autore medesimo*. L'année suivante paraîtra à Lecce, chez Manni *L'esse blesa* avec une préface de Tomaso Ottomieri. Manni a publié en 2003 une édition complète de ses œuvres, *Tutte le poesie*. C'est d'après cette édition que nous citons *La puntura dell'assillo*. Edoardo Cacciatore est aussi l'auteur de proses importantes dont certaines suivent de près la publication de ses recueils de poèmes : *Contratempo accademico. Intorno alla poesia e all'uomo moderno*, publié en 1958, *Dal dire al fare cioè : la lezione delle cose*, Urbino, Argalia, 1967 ; *Cari-chi pendenti* (Bergame, Lubrica, 1989).

Poésie *gnomique, anti-lyrique, poésie du dehors* : tels sont les qualificatifs qui s'appliquent le plus généralement à l'œuvre difficile d'Edoardo Cacciatore. Son ton d'oracle et son goût de la formule frappée dans un vers métrique d'une extrême densité rendent impossible le sentiment de reconnaissance d'une expérience subjective évoquée ou restituée par le poème – nous sommes aussi loin de Sereni que de Montale. On peut penser aussi à une certaine *disparition élocutoire* du poète et on pourrait étudier, comme l'a fait Spitzer pour d'autres, les procédés de cette disparition : prédilection pour l'impersonnel, rareté du pronom *Je* auquel le *tu* est préféré (il s'agit de *On* pour le français), effacement des coordonnées concrètes du texte, jeu des syllepthes. La poésie de Cacciatore est une poésie de tête.

Dans cet effort pour porter la sensation à la hauteur de la pensée, il y a du Valéry, mais à la différence du symbolisme, le poème passe entièrement du côté de l'idée. Il ne s'agit alors plus de transformer la sensation en pensée, mais de proposer un poème qui se meut tout entier dans l'élément de l'idée et, plus encore, de mettre en scène le penseur, ce monsieur Teste, tarauté par l'exigence de l'intellect (*l'assillo*) qui s'arrache à l'univers des sensations pour gagner ses pensées, leur source vive. Voilà donc une poésie des opérations de pensée. La première conséquence de cet effort est l'exclusion totale de la scène. Le poème ne raconte rien : il évoque des efforts et des images de l'esprit. La seconde est l'extrême densité d'un poème dont les articulations ne sont pas tant chronologiques que logiques. Cacciatore est un poète de la concaténation et de l'articulation secrète. Ses génitifs sont latins et ses ablatifs absolus. Il est vrai qu'on pourrait attribuer la difficulté de Cacciatore à la tradition dans laquelle il s'inscrit. Poète sicilien, le meilleur de nos « gothiques » écrivait Pasolini, Cacciatore appartient à cette tradition du maniérisme qui sature le vers dans une langue raffinée. À quoi reconnaît-on cette poésie ? Au goût marqué pour la rhétorique, à la puissance vive de son baroque, à ses rêves de densité que la tradition hermétique a relancés. Quand la tradition sicilienne rencontre le rêve mallarméen du livre, on se trouve face à une poésie sidérante.

Si l'on ajoute à la difficulté des thèmes et de la langue, le choix du sonnet, dont l'origine, faut-il le rappeler, est sicilienne comme Cacciatore, on se trouve face à un des poètes italiens les plus difficiles de sa génération. Cette difficulté frappe le lecteur italien. Elle terrasse le traducteur. Car le sonnet ne possède pas seulement un pouvoir multiplicateur (Roubaud) ; c'est aussi une petite machine à haute densité. Cette densité passe par le travail, ou par la lutte qui met aux prises la phrase et le mètre : pour tenir dans le dodécasyllabe fortement coupé par l'hémistiche, les mots sont ajointés comme des pièces de bois qui tiennent parce qu'elles tiennent ensemble. Pour arranger le tout Cacciatore refuse de ponctuer et multiplie l'enjambement. La rythmique générale est affaire de *battiti riflessi* – de battements réfléchis où l'ictus est toujours très fortement marqué. Ainsi, à chaque vers, il faut choisir. Nos traductions, comme notre ponctuation, sont l'expression fragile de ces choix.

Nous proposons ici la traduction de six des sonnets qui composent *La puntura dell'assillo, cinquantuno sonetti* (*La pointe de la hantise, cinquante et un sonnets*).

La *pointe* du titre renvoie à la théorie des opérations de pensée qui sous-tend la poétique de Cacciatore : la pensée, comme *l'Idée fixe* de P. Valéry, n'est pas une représentation, mais une variation d'intensité dans le

travail de la pensée. Mais la pointe est aussi celle du sonnet. On remarquera ainsi que la facture des quatorze vers, regroupés selon des schémas plutôt classiques (même si les deux quatrains ne présentent jamais la même construction et opposent des vers groupés à des vers embrassés) culmine dans le distique final qui fonctionne comme une pointe. On a donc affaire à un sonnet plutôt shakespearien formé de trois quatrains suivis d'un distique. On rappellera que le sonnet XXXIII de Shakespeare fut traduit par Montale et Ungaretti. Andrea Zanzotto qui invente l'hyper-sonnet explique : « dans notre temps, le sonnet ne pouvait pas ne pas revenir, de manière transversale, et ce, jusque dans les zones les moins vraisemblables ». Il cite alors Gino Scartaghiande, Patrizia Valduga, Nanni Balestrini<sup>1</sup>.

**Note bibliographique:** *L'identificazione intera*, Napoli, E.S.I, 1951. *La restituzione*, Firenze, Vallecchi, 1955. *Contratempo accademico. Intorno alla poesia e all'uomo moderno*, 1958. *Lo specchio e la trottola*, Firenze, Vallecchi, 1960. *Dal dire al fare cioè : la lezione delle cose*, Urbino, Argalia, 1967. *Tutti i poteri (cinque presentimenti)*, Milano, Feltrinelli, 1969. *Ma chi è qui il responsabile ?* Roma, Cooperativa Scrittori, 1974. *La puntura dell'assillo*, Milano, Società di Poesia, 1986. *Graduali*, Lecce, Manni Editori, 1986. *Carichi pendenti*, Bergamo, Lubrina, 1989. *Itto itto*, Lecce, Manni Editori, 1994. *Il discorso a meraviglia, Poesie scelte dall'autore medesimo*, Torino Einaudi, 1996. *L'esse blesa*, Lecce, Manni Editori, 1997

La fortune critique d'E. Cacciatore est aujourd'hui assurée par F. Bettini, A. Giuliani, et Giorgio Patrizi. Alfredo Giuliani a préfacé *La puntura dell'assillo* (Milano, 1986).

Plusieurs numéros de revue ont été consacrés à E. Cacciatore : *L'immaginazione*, n°55-56, 1988 (qui réunit des interventions et des témoignages de S. Agosti, F. Bettini, P. Carlino, Fl. D'Amely, A. G. D'Oria, A. Giuliani, R. Luperini, L. Malerba, F. Muzzioli, G. Patrizi, A. Zanzotto). *Quaderni di Critica, Edoardo Cacciatore, la rivoluzione poetica del Novecento*, Lithos, Roma, 1997 (C. Bello, F. Bettini, I. Capotondi, M. Carlino, R. Di Marco, G. René Hocke, M. Lunetta, L. Malerba, M. Manganelli, S.M. Martini, F. Muzzioli, G. Patrizi, M. Perriera). *Risvolti*, n°4, 2000 (G. M. Allone, F. Muzzioli, G. Moio, M. Papa Ruggiero). *L'immaginazione*, n°164, 2000 (C. Bello, A. Cortellessa, F. Fusco, A. Giuliani, M. Lunetta, M. Manganelli, G. Mesa, S. Negro, T. Ottonieri, G. Patrizi).

### *Sonnet I – Un parloir dents serrées*

Penser – endurer les assauts passagers

Selon l'obsession qui taraude où ça démange ;

Le toucher prend à soi l'obsession et multiplie les modulations de ses

Rebattements amplifiés – la zizanie diffuse

Des sens est d'accord, elle refuse son aide ;

À distance, il se tient là, de face

Celui qui pense, dans son mutisme, son obsession ne le quitte pas ;

Les sons, il les détache nettement

Pour en faire une suite immense de battements ;

La langue se tait et les dents plus serrées

Que jamais érigent désormais un consentement précis

À la démangeaison du toucher pour qu'il accepte son ordre ;

En battements amplifiés, désormais péremptoire,

L'obsession en silence se fait un parloir.

*Sonnet V – Ce cinéma abrupt*

Veille – ce cinéma abrupt qui offre  
Spectacle plutôt que coma ou torpeur ;  
En jouir est une aubaine qui souffle ou pistonne  
Pour donner l’alarme alentour et faire le vide  
Afin que l’estrade se transforme en scène  
Où, plein d’enflure et de suffisance,  
Chacun vient réciter juste un instant  
Son propre épisode et plus tard se renie  
Pour dérouler d’autres épisodes et en faire une histoire  
D’utilité publique mieux adaptée aux proclamations ;  
Tu dors en toute permission, mais elle n’est qu’illusoire  
Tu te réveilles, en proie à ce que tu aimes le plus :  
    Ce cinéma abrupt ; et l’obsession, ce fouet,  
    Comme une loupe, le focalise parfaitement.

*Sonnet XXV – Intellect*

Jouir des sens est tout croit-on  
Incorporer le réel et le monde alentour  
Circulation, et les échos connaissables sont les proies  
De données qui remplissent au vol, les essayer,  
Licences effrénées à portée de sens ;  
Respirer écouter déguster et en outre  
Contacter jusqu’à imaginer :  
Orage sans eau qui pèse comme un grand couvercle  
Sur le grand vestibule offrant des humeurs  
Gratuites se transformer où l’on se trouve  
Sur l’instant ; se hâter d’élever une échelle  
Harmonique et jouir de trophées progressifs ;  
Les sens exaltent jusqu’à la voie sordide  
Mais l’Intellect connaît des orgies plus célébrées.

*Sonnet XXX – Penseur inventeur*

Furie alentour : c’est mars, on élague  
Les scies mécaniques entament les branches  
Bruits sourds et hurlements – en altitude  
Par accès la haute source que tu aimes  
Tout se passe ainsi en réalité on retarde  
Le terme et plus loin on tient le congrès

---

1. *Scritti sulla letteratura, op. cit.*, volume II, pp. 373-374.

Tu élagues tu compliques tu cherches à t'évader  
Pour rendre l'infime un peu moins indigne  
Celui qui pense, il frémit, mais serein, il va  
Il explore les battements – qu'y a-t-il d'inouï ?  
T'objecte l'élagueur mais te revoilà en pleine  
Urgence – pensant désormais privé de friction  
Penseur inventeur pour rien élagueur  
Et sans attendre un monotone tour de roue.

*Sonnet XLVII – Interstice dans l'instant*

Allégresse de la pensée – l'atroce interdit  
De sortir de soi est bien là – aboli  
Non, mais penser c'est ressentir une joie totale  
Et splendide s'ordonne le hasard le plus rebattu  
Certes – ce sont les limites dans ce  
*facies* qui est le tien – un parmi tant d'autres toutefois  
Attend aux commandes qui ensuite se rebelle  
Redécouvre seulement ses traits bouleversés ;  
La Mnémé, miroir fidèle, lui dit  
Si tu obéis ainsi que je le fais  
Tu sortiras de l'ombre nullement comme Eurydice  
Qui retourne à son ombre – mais une étreinte t'attend  
Tu sors ; l'interstice a l'instant inquiet  
Pour autant que le *facies* exhibe l'interdit.

*Sonnet XXVIII – L'assemblée discorde*

La mer nous tend son exemple immense  
Le mouvement suspendu à la recherche d'un lieu  
Où se concentrer ; achevé le massacre  
De poissons frémissants, avec force elle émeut  
L'accumulation commune sur le point de devenir  
Assemblée discorde incapable en tout  
D'étaler des accords de paix – soubresauts  
Épars en échos où l'ire se tait  
La séquence mue agitée en surface  
Se suspend et se montre, mais l'eau morte s'inquiète déjà  
Oscille à nouveau et par à-coups papillonne  
Compagnon déchiré morceau après morceau.  
Certes le centre dispense un accueil comblé,  
Mais encore il accueille et souhaite bon vent.

## II- Graduels

Note : les *Graduali* se présentent comme une suite de paragraphes non rimés dont l'ordonnance obéit à la règle simple du nombre de vers qui les compose.

La première série est composée de quarante-sept tétrastiches, la deuxième de quinze pentastiches, la troisième de dix hexastiches, la dernière de six heptastiches. C'est peut-être parce que ces paragraphes ne sont pas rimés que Cacciatore refuse de leur accorder le nom traditionnel des strophes : le quatrain, le quintil, le sizain et le septain. Ce qui semble intéresser le poète c'est la puissance d'expression contenue dans une forme fixe et la variation de cette capacité expressive au fur et à mesure que le paragraphe s'augmente d'un vers.

Malgré leur ton parfois religieux, il ne semble pas que ces poèmes aient quelque rapport avec les *Psaumes graduels* que les Hébreux chantaient sur les degrés du temple, ou avec ces versets graduels que l'on récitait à la messe entre l'épître et l'évangile. Les versets du graduel étaient anciennement chantés tantôt sans interruption, par un seul chantre, et tantôt par plusieurs, alternativement.

### *Tétrastiches*

VI

Repus d'histoire et à jeun de futur  
Ils se précipitent désormais sur la chronique aveugle  
L'Estomac et le Sexe ces deux vieux personnages  
Exhibent seuls une macabre bombance.

XII

Le bruissement de la pluie si ancien  
Recouvre le sens exact du temps présent  
Tombe la nuit et les voix prennent une courbure  
Qui tourne au-delà – l'exil est sur le quai.

XIV

Le deuil splendide de la pluie égale  
L'asphalte du jour et les dalles suivantes  
Rien n'est détruit le passé lui-même est moderne  
Dans l'égalisation suprême d'une telle expression.

### *Pentastiches*

VI

Étranges justement leurs visages les lieux habituels  
Je suis bien là c'est certain – et je vais vagabonder ailleurs  
Trouble-fête la vérité ne la dis pas déteste  
L'inouï et jouis dans tout adieu ; un début  
N'est pas cendre répandue dans un champ de roses.

XV

À la fin la nudité est ton ornement  
Comme il est misérable le faste de tout vêtement  
Amour, parure des sens, se dénoue dans la pensée  
*C'est la révolution même de la mort*  
Nouveauté instaurée après un triomphe dépouillé.

*Hexastiches*

V

Personne désormais n'attend plus rien de rien  
Il n'est plus d'autre réunion que Coït et Classes  
Silencieuses, les mannequins font les cent pas  
Oh et les magazines lumières du vide  
Et la lune elle-même, quelle fiction entre les néons  
En banlieue, éclatent véritablement les premiers coups de feu.

X

Enserrés dans la paralysie de la photographie  
L'un a un visage d'assassin, l'autre l'air d'un ange  
Immobilité en voyage muni de passeport  
Halte à la frontière juste un instant  
Figure libre désormais, et je le sens bien,  
Si vive que la mort ne peut plus rien contre toi.

*Heptastiches*

VI

Le sentier de robiniers et de roses simples rempli  
La vérité roule au fond du mai  
Les tombes anciennes que notre voix emplit  
Et ce bonheur que le voyage a formé  
Dans l'éternité guettent les douceurs impies  
Et dans l'air au-dessus des fleurs aphorisme pour un essai  
Où un frelon apporte le poids d'un rai.

© Manni  
Traduit et présenté par Martin Rueff